

La télé-réalité à l'épreuve du crash

Après l'accident qui a fait dix morts sur le tournage de « Dropped » se pose la question de l'avenir de la télé-réalité.

La France est sous le choc. Le tournage de l'émission française de télé-réalité, « Dropped », a viré au drame en Argentine, avec un accident d'hélicoptères ayant fait dix victimes. Deux Argentins et huit Français

sont décédés, dont trois personnalités : la navigatrice Florence Arthaud, la nageuse Camille Muffat et le boxeur Alexis Vastine. Au-delà du drame humain, ce tragique événement remet la télé-réalité au centre du débat.

L'accident remet-il en question ce genre d'émissions, si souvent décrié ? François Jost, sociologue des médias, tempère. « *Il est possible que ce drame ait pu survenir quels que soient les passagers transportés et quel que soit le mo-*

tif du décollage. La télé-réalité n'est pas forcément incriminée. » Et de conclure : « *La télé-réalité ne s'arrêtera pas, parce qu'elle continue de bien marcher.* » ■

« Dropped », quand le spectacle télé tourne au drame

- La collision des deux hélicoptères participant à la télé-réalité a fait dix morts.
- Trois champions français figurent parmi les victimes.
- L'enquête ne privilégie aucune piste, même si plusieurs spécialistes évoquent l'erreur humaine.

BUENOS AIRES
DE NOTRE CORRESPONDANTE

La France entière est en deuil suite au terrible accident d'hélicoptères qui a ôté la vie à dix personnes le 9 mars, peu après 17 heures, dans la province de La Rioja en Argentine. Deux appareils, ayant chacun cinq personnes à bord, sont entrés en collision peu de temps après leur décollage, à Villa Castelli, un village de 2.800 habitants dans l'ouest du pays. Les deux hélicoptères transportaient les équipes et participants du jeu d'aventures « Dropped » qui devait être diffusé sur la chaîne TF1. Parmi les victimes, se trouvent Florence Arthaud, grande figure de la navigation tricolore, la nageuse Camille Muffat, médaillée d'or aux JO de Londres, et le boxeur Alexis Vastine, médaillé aux Jeux de Pékin. Cinq membres de l'équipe de tournage de la société ALP,

qui produisait l'émission, ainsi que les deux pilotes argentins, ont également trouvé la mort dans cet accident tragique qui n'a fait aucun survivant.

Sur place, dans la Quebrada du Yeso, une zone isolée aux paysages spectaculaires, tous les effectifs disponibles ont été immédiatement dépêchés pour travailler aux abords des carcasses brûlées des hélicoptères. Il a fallu attendre près de deux heures pour que les pompiers locaux parviennent à éteindre l'incendie provoqué par le crash. Entre policiers, gendarmes et personnels du pouvoir judiciaire, plus de cinquante personnes ont travaillé d'arrache-pied toute la nuit pour sécuriser les lieux.

Il a toutefois fallu attendre l'arrivée des experts de l'équipe d'enquête sur les accidents aériens, depuis Buenos Aires, située à 1.300 kilomètres de là, pour pouvoir procéder, dans la matinée du 10 mars, à la levée des corps. Ces derniers étaient « *totalelement calcinés* » d'après le commissaire général Luis Páez, le chef de la police de La Rioja. « *Je ne peux pas me prononcer sur les causes exactes de l'accident, s'il s'agit d'un problème mécanique ou d'une erreur humaine* », précisait-il plus tard dans la nuit. Alors que la zone peut connaître de forts vents, le commissaire assure que « *les conditions climatiques étaient excellentes* ».

Des images, prises du sol, montrent

les deux appareils volant l'un en dessous de l'autre peu après leur décollage. Celui qui se trouve le plus bas semble à un moment prendre de l'altitude et vient heurter l'appareil se trouvant au-dessus de lui. En quelques secondes, les deux Eurocopter, d'une capacité maximale de cinq passagers en plus du pilote, s'écrasent. A partir de ces images, des experts français semblent privilégier la thèse de l'erreur humaine. « *Dans ce cas précis, celui de derrière n'a pas du tout l'air d'avoiron pris en compte celui qui est devant* », notent plusieurs spécialistes.

L'émotion est vive en France, mais également en Argentine où la presse suit l'enquête de près. « *Vue l'ampleur de l'événement, et la présence dans l'accident de nombreux citoyens français, c'est toute la province de La Rioja qui est en deuil* », confiait Virginia Illanes Bordón, la juge en charge de l'instruction. Elle s'est immédiatement rendue sur place et assurait « *ne pas bouger des lieux tant que tous les experts ne sont pas arrivés. Je veux m'assurer que l'enquête se déroule bien.* » Sur place, les restes des victimes ont commencé à être transférés à la morgue de la capitale de la province de La Rioja. Selon Luis César Angulo, secrétaire à la Sécurité de La Rioja, « *les dix corps sont méconnaissables sous les effets du feu* ». ■

ANAÏS DUBOIS

TF1 Le duplex qui choque, devant la carcasse d'un hélico

PARIS
DE NOTRE ENVOYÉE PERMANENTE

François Hollande a rendu un hommage à ceux « *qui voulaient repousser les frontières* ». Manuel Valls a prononcé des mots forts : « *Toute la France est en deuil* ». Même les journalistes, habituellement prompts à tirer sur la « télé-réalité », ont mis la sourdine. TF1, qui ne devait être que le diffuseur de *Dropped*, une émission

produite par la société ALP, est restée largement en retrait. « *Nous sommes horrifiés* », a seulement expliqué Nonce Paolini. Pour le PDG de TF1, la priorité est d'accompagner les familles. La poursuite du programme ? Il refuse de se prononcer. La diffusion de l'émission ? « *On n'est pas sur ces questions* », a-t-il évacué lors d'une brève interview sur *France Info*. Le patron

de TF1 refuse même qu'on parle de « télé-réalité », préférant évoquer un « *formidable jeu d'aventures* » qui s'achève dans un « *drame absolu* ».

La chaîne a-t-elle peur de subir les foudres ? Ou cherche-t-elle tout simplement à protéger son concept ? La « *une* » échappe pourtant largement aux critiques, contrairement à ce qui s'était produit lors

de la mort d'un participant de Koh Lanta. Parmi les réactions bouleversées, très peu évoquent le principe même de ces émissions. Comme celle de Benjamin Biolay, qui fustige « une affreuse télé-réalité qui nous impose des vedettes en bois mais nous vole trois magnifiques athlètes ». Le fait est que l'accident n'est pas survenu pendant les épreuves proprement dites mais lors d'un transport des candidats, véhiculés par deux pilotes argentins. TF1 cherche dès lors à faire valoir que le drame aurait

pu se produire sur le tournage de n'importe quelle émission même si le profil des victimes, des sportifs connus et appréciés, pourrait accentuer l'impact pour la chaîne en termes d'image.

Jusqu'alors plutôt épargnée par les critiques, la chaîne TF1 a suscité la controverse sur les réseaux sociaux ce mardi soir. Au « 20 Heures » de la première chaîne, Louis Bodin était interviewé sur la catas-

trophe. Louis Bodin n'est autre que l'animateur qui devait présenter l'émission de télé-réalité en préparation mais, ce qui a choqué les internautes, c'est le décor de ce duplex : derrière Louis Bodin se trouvait la

« Dropped » n'est pas la première tuile qui s'abat sur la maison Bouygues

carcasse de l'un des deux hélicoptères qui se sont écrasés au sol.

« Louis Bodin en bon journaliste croque-mort, donne une interview à quelques mètres de l'épave d'un des hélicos », tweetait l'un. « Je trouve ça d'une indécence rare », déclarait un autre twitto anonyme. « A chaque catastrophe, il y a des duplex, et

bien pire que celui de ce soir », défendait un Parisien, toujours sur Twitter. La chaîne a semble-t-il pris conscience de son erreur. Sur le site de TF1, l'image du duplex a été retirée, au profit de photos de l'accident.

Avant *Dropped*, plusieurs tuiles se sont abattues sur TF1. En 2008, alors qu'un livre anonyme révèle les coulisses des JT (*Madame, Monsieur, bonsoir*) la « Une » annonce par erreur la mort d'un garçonnet disparu depuis deux jours. La journaliste est limogée. Mais le soupçon vise aussi la chaîne. La pression et la précipitation n'ont-elles pas conduit à la faute ?

Puis vient en 2013 l'affaire *Koh Lanta*. Un participant se tue lors des épreuves. Le médecin de l'émission se suicide. Le programme est arrêté quelques mois mais reprend ensuite. *Dropped*, un concept venu de Suède, devait remplacer la première génération des jeux d'aventure issus de la télé-réalité. Les premiers participants avaient les yeux bandés.

Une fois le chagrin passé, nul doute que leurs successeurs, à plus ou moins longue échéance, fermeront les leurs pour reprendre le flambeau. ■

JOËLLE MESKENS (avec L.C.)

formation « Les accidents sont toujours causés par des erreurs humaines »

REPORTAGE

Pour la troisième fois, Edouard fait le tour de l'hélicoptère laissant courir sa main le long de la queue de l'appareil. Baragouinant une liste d'anglicismes improbables, le trentenaire inspecte, vérifie chaque boulon, chaque pale. Le moindre détail. Le jeune steward détonne un peu par rapport à la clientèle habituelle de Best in Sky, l'école de giravation de l'aérodrome de Namur, davantage fréquentée par des entrepreneurs et des indépendants plus établis (plus âgés). C'est que les joies du pilotage ne sont pas à la portée de toutes les bourses. Comptez 30.000 euros en moyenne pour l'obtention de la licence privée. La scrupuleuse procédure de vérification de l'appareil, chaque pilote doit s'en acquitter avant un vol. « Imaginez faire cela avec votre voiture », lance Nicolas

Macé de Gastines, l'instructeur d'Edouard. L'hélicoptère n'est pas dangereux en soi, insiste-t-il. Sa manipulation en revanche... « Les accidents d'hélicoptère sont toujours suscités par une faute humaine. Les constructeurs imposent des réglementations extrêmement strictes sur le contrôle des appareils. » Les principales causes d'accident ? « Une mauvaise météo et un excès de confiance du pilote. Il peut aussi arriver que le pilote soit mis sous pression. Avec par exemple une équipe télé qui demande de se rapprocher "un peu" pour un meilleur cadrage. Si l'on ne sait pas dire non, on peut être poussé dans une zone rouge et ne pas voir un pylône, un câble électrique... »

Tandis que les pales vrombissent au-dessus de sa tête, Nicolas donne les dernières instructions à son élève. Le petit engin finit par s'élever lentement, incer-

tain. Penche à gauche, penche à droite ; Edouard maintient le nez en se maintenant à un mètre du sol. C'est parti pour une heure de parcours et d'exercices... un peu acrobatiques.

Une grosse partie de la formation consiste en des simulations de pannes. L'instructeur coupe progressivement le moteur et laisse l'élève réagir en conséquence. Le biplace file le long de la piste, au raz de l'herbe, avant se poser en légère glissade. Et c'est reparti. « Ce n'est pas naturel pour les élèves qui sont habitués à se poser à la verticale », explique l'instructeur. Or dans un cas de panne, il faut savoir se poser avec de la vitesse sans céder à la tentation de freiner. Les appareils sont tout à fait adaptés pour cela. »

Une fois que le jeune homme aura passé les examens théorique puis pratique, il sera habilité à piloter le modèle sur lequel il a réa-

lisé son apprentissage mais ne sera pas autorisé à être rémunéré pour cela. S'il veut louer un autre modèle, il lui faudra passer un nouvel examen. Et pour passer pro, c'est une autre histoire.

En Belgique, les candidats se font tellement rares qu'aucune école n'a pris la peine de s'habiller à la licence professionnelle. Si Edouard veut poursuivre sa reconversion, il lui faudra aller dans une école française ou allemande. Et en rediscuter avec son banquier. Car outre les 185 heures de vol prérequis, l'examen devra être complété par une nouvelle série de qualifications (vol de nuit, météo difficile...), faisant grimper la note à environ 100.000 euros. « On verra pour la suite et déjà essayer d'avoir la licence privée, souffle Edouard, rincé. Faut encore que je rattrape mon retard sur la théorie. » ■

LORRAINE KIHIL

PORTRAIT

Florence Arthaud, l'aventurière

Florence Arthaud avait frôlé plusieurs fois la mort au long de sa vie cabossée. Un grave accident de la route l'avait plongée dans le coma à 17 ans à peine, la laissant un temps paralysée. Durant la Route du Rhum qu'elle avait remportée en 1990, elle avait fait une fausse couche, se vidant de son sang. En octobre 2011 encore, elle l'avait échappé belle, après être tombée de son bateau au large du Cap Corse. Ces incidents rendent compte d'une trajectoire qui ne connaît pas la ligne droite. Florence

Arthaud, sa gouaille, sa carrure, sa soif de liberté, menait selon ses propres mots une vie « de patachon et d'aventurière ». En 2009, à l'occasion de la sortie d'un livre intitulé *Un vent de liberté*, elle avait écrit cet itinéraire d'enfant gâtée, paradoxalement poussée par le besoin

impérieux de renflouer sa casquette personnelle. La célébrité n'avait pas empêché les dettes de s'accumuler, expliquait la fille des Editions Arthaud. La même femme avait pourtant été la « petite fiancée de l'Atlantique », l'amazone des mers qui avait séduit les Français en devenant en 1990 recordwoman de la traversée de l'Atlantique Nord à

la voile, puis en emportant la quatrième Route du Rhum sur *Pierre 1^{er}*. Une femme qui barrait son trimaran comme « un mec » et susurrerait des mots marins en duo avec Pierre Bachelet. Dès 1992, la chance avait rapidement tourné. Le mécène de Florence Arthaud avait fait de mauvaises affaires et *Pierre 1^{er}* avait été saisi et vendu. Faute d'argent, la navigatrice avait fini par se rabattre sur des voiliers de classe inférieure, moins médiatisés. Elle cherchait à revenir aux multicoques géants, ces bêtes de course gigantesques qu'elle avait contribué à populariser. En vain : en 2010, pour le vingtième anniversaire de sa victoire, elle n'était pas parvenue

à trouver un bateau.

« La mer, aimait dire Florence Arthaud en citant un proverbe antillais, n'a pas de branches ». Pas de branches pour s'accrocher en cas d'accident et de naufrage. Ce risque, elle l'aimait au point de regretter l'évolution technologique des voiliers, comparée à celle de l'aérospatiale. Florence Arthaud était aussi fataliste, gagnée à l'idée qui faut savoir un jour quitter la scène. « J'ai perdu beaucoup d'amis. J'ai passé mon temps à rayer des noms sur mon carnet d'adresses. Mais bon, à l'âge que j'ai, c'est l'époque où ils meurent d'un cancer ou d'une rupture d'anévrisme », confiait-elle.

P. MA

l'expert « La mort d'un trapéziste n'arrête pas le cirque »

ENTRETIEN

PARIS

DE NOTRE ENVOYÉE PERMANENTE

François Jost est sociologue des médias. Pour ce spécialiste de la télévision, l'accident ne marquera pas la fin de la télé-réalité.

Avec la télé-réalité, cet accident devait finir par arriver ?

Il faut rester très prudent et voir comment l'enquête va se dérouler. Cet accident est-il dû à une erreur des pilotes ? La compagnie argentine est-elle en cause ? Il est possible que ce drame ait pu survenir quels que soient les passagers transportés et quel que soit le motif du décollage. La télé-réalité n'est pas forcément incriminée.

Ce que le téléspectateur recherche, c'est la mise en danger de l'autre, le frisson par procuration ?

Il y a une attirance pour l'extrême mais surtout pour l'exotique. Ce qui me frappe en ce moment, c'est le succès des émissions qui mettent en avant une représentation naïve de l'étranger. Je pense notamment à « Rendez-vous en terre inconnue ». L'éloignement nous change de nos sociétés, de nos vies. Il y a l'illusion d'un retour à la nature. Cela joue sur le choix des décors.

Depuis son apparition en 2001 avec « Loft Story », la télé-réalité a toujours été critiquée...

Mais les télévisions ne se sont jamais données de codes de

bonne conduite ! Le Conseil supérieur de l'audiovisuel a émis des critiques ou demandé des modifications. Cela a été le cas dès « Loft story ». Le CSA avait demandé qu'une pièce soit vraiment hors champ pour que les caméras ne puissent pas filmer partout 24 heures sur 24. Des limites ont parfois été fixées, mais elles ne ressortent pas d'un code éthique. Elles ont été adoptées au gré des critiques.

Avant, la télé-réalité jouait beaucoup sur le principe de l'humiliation, de la sélection, voire du lynchage cathodique. Ce n'est plus le cas ?

Il y a encore des

émissions qui jouent sur l'humiliation sur les chaînes du câble, mais c'est vrai que cela a pratiquement disparu des chaînes grand public. La force de la télé-réalité, c'est d'être un genre hybride. Cela peut être du jeu (voyez le succès des concours de cuisine) ou du divertissement. Les producteurs jouent de plus en plus là-dessus en refusant d'assimiler ces programmes à de la télé-réalité. Ils mettent en avant le fait que les protagonistes sont désormais payés.

Trois grands sportifs figurent parmi les victimes. La mise en scène des quidams, c'est terminé ?

Non, la télé-réalité a toujours joué sur deux ressorts. Elle montre comment des ano-

nymes peuvent devenir célèbres et comment des célébrités peuvent redevenir comme tout le monde une fois placées dans certaines situations.

C'est un reflet de l'époque ?

Oui. Dans le premier cas, c'est le signe d'un certain fantasme de méritocratie : la valorisation de l'anonyme qui réussit dans une société où c'est de plus en plus difficile. De l'autre, voir quelqu'un de célèbre mis en difficulté fait apparaître un réflexe de « revanche sociale ».

La télé-réalité n'est pas près de s'arrêter ?

Non, je ne crois pas. « Koh Lanta » ne s'était pas arrêté après la mort d'un participant et d'un médecin. Quand un trapéziste se tue, le cirque continue. Cette fois, on ne sait même pas si les épreuves étaient en cause. La télé-réalité ne s'arrêtera pas parce qu'elle continue de bien marcher. Croire qu'elle fait les plus grands succès de la télévision est une illusion complète. Elle ne fait pas de cartons d'audience. « The Voice », première émission de ce genre, arrive bien loin après les grands matchs sportifs et certains films. Mais la télé-réalité permet de décrocher des parts d'audience sur les concurrents, notamment pendant la saison plus creuse de l'été. ■

Propos recueillis par
JOËLLE MESKENS

LE CONCEPT

Des sportifs « lâchés » dans la nature

« Dropped » est un concept suédois qui mixe « Koh-Lanta » et « Pékin Express ». Deux équipes de sportifs célèbres sont littéralement « lâchées » depuis un hélicoptère, en pleine nature. Elles doivent

retrouver la civilisation le plus rapidement possible pour brancher le chargeur de leur GSM dans une prise et appeler l'animateur (Louis Bodin, le Monsieur Météo de TF1). Les membres de l'équipe perdante s'affrontent ensuite dans une épreuve physique lors de laquelle un des candidats est éliminé.

M. B.

Ces aventuriers nés de la soif d'exploit des médias

ÉCLAIRAGE

Nombre de grandes expéditions et de grandes aventures qui ont marqué les 100 dernières années ont été le fait de la presse et des médias en général qui y ont trouvé une façon de faire rêver leurs lecteurs. Dès la fin du XIX^e siècle, soucieux de vendre du papier, James Gordon Bennett Junior, le propriétaire du *New York Herald*, soutient les expéditions de Stanley en Afrique, une expédition au pôle Nord, et crée des compétitions à son nom en voile, automobile et aéronautique. Au fil des époques, les aventures ont changé, on a toujours été plus loin mais cette soif de l'être humain ne s'est jamais démentie : bien avant la conquête de l'espace, la photo de la victoire de Maurice Herzog sur l'Annapurna en une d'un jeune hebdomadaire en 1950 est considéré comme le véritable lancement – et la première vente record – de *Paris Match*.

Le mystère, le risque, la compétition : tels sont les ingrédients nécessaires à ces aventures. Depuis un siècle, les médias se sont emparés de nombreux événements (voire les ont créés) pour vendre des journaux ou faire de l'audience, donnant naissance à une nouvelle race de personnages que l'on pourrait appeler les « aventuriers médiatiques », ces héros tintinés que l'on a vu jouer leur propre rôle dans la vie, aux confins ténus de la réalité et de la fiction, à savoir ceux du sport, de l'aventure et des médias : Philippe de Dieuleveult, la star de *La chasse aux trésors* disparue sur le fleuve

Zaïre en 1985, Thierry Sabine et Daniel Balavoine morts dans l'accident d'hélicoptère du Paris-Dakar 1986, le pilote de F1 Didier Pironi et le journaliste de TF1 Bernard Giroux tués lors d'une compétition d'offshore en 1987 au large de l'île de Wight, ou Florence Arthaud, « petite fiancée de l'Atlantique » foudroyée en Argentine...

Dans notre espace francophone, plusieurs événements ont, selon les époques et les avancées technologiques, matérialisé le récit et la quête de cette ultime frontière fantasmée – et parfois donné naissance à un monstre. Aussi bizarre que cela puisse paraître aujourd'hui, le Tour de France aura été la première de ces créatures. En 1903, le journal *L'Auto* crée cette compétition pour enfoncer son concurrent. En réalité, il vient de donner naissance à un récit épique. Mais cette dimension dépend aussi du mystère des zones d'ombre. Entre le départ et l'arrivée d'une étape, il se passe des jours et des nuits ; entre deux villes d'une France profonde alors exotique, il n'y a ni public ni contrôleur pour vérifier qu'aucun coureur ne pousse son adversaire, ne fait jeter de clous sous ses roues, ne prend le train pour gagner 100 kilomètres.

Créé et popularisé par la presse, rendu accessible à tous par la radio, sublimé par la télévision, le Tour de France épouse l'histoire des médias. Quand la télé filme l'intégralité des étapes, la course perd de son charme. Alors, dans les années 80, les médias se jettent avec passion sur la création de Thierry Sa-

bine, un pilote qui, avec une formation d'attaché de presse, a monté un produit média idéal : le Paris-Dakar. Là, enfin, on doit attendre au bivouac pour savoir ce qui s'est passé dans le Ténére, loin des caméras. Mais, une fois encore, la surdose médiatique finit par l'emporter, et le terrorisme par envoyer le Dakar en Amérique du Sud.

Où trouver alors le grand large ? Au... grand large. Depuis 1964 et la médiatisation par *France Soir* de la victoire du lé-

gendaire Eric Tabarly dans la Transat anglaise (Ostar), la France s'est découverte une passion pour la course au large en solitaire, une discipline exclusivement anglaise jusque-là. Créée en 1978, la Route du Rhum va, et singulièrement à partir de la victoire de Florence Arthaud en 1990, connaître un engouement sans cesse croissant et confirmé à chaque édition. Mais là encore, le bémol du modernisme : avec les GPS et les téléphones satellitaires, les skippers ne sont plus ni isolés

ni perdus dans l'Atlantique. La magie en prend un coup.

Alors, finalement, pour faire rêver, le plus simple n'est-il pas d'écrire l'histoire de A à Z, d'en maîtriser totalement le récit, de distiller les informations au compte-gouttes et selon une logique qu'on est seul à contrôler de bout en bout ? C'est ce que fait la télé-réalité et ce qui fait de *Koh-Lanta* le stade ultime de « l'aventurier médiatique ». ■

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

DANS L'OMBRE DES STARS

N'oublions pas les intermittents

Parmi les morts du crash d'hélicoptère survenu en Argentine lundi, il y a les anciennes gloires du sport (Florence Arthaud, Camille Muffat et Alexis Vastine), dont les noms resteront. Il y a aussi sept membres de l'équipe de tournage, les deux pilotes argentins et les Français : Laurent Sbannik (réalisateur), Lucie Mei-Dalby (journaliste), Volodia Guinard (journaliste), Brice Guilbert, Edouard Gilles (médecin de la production). Dans son édition spéciale de la mi-journée, TF1 a rendu hommage à « ceux que l'on ne voit jamais, cachés derrière leur caméra, leur matériel technique, leur hélicoptère. Sans eux, pas d'image, pas de son. Les deux pilotes argentins étaient fins connaisseurs de la zone, et les cinq personnes de l'équipe technique, des

passionnés. » Au revoir et merci ? Les intermittents du spectacle, prennent autant de risques que les people qu'ils accompagnent. Pourtant, leur mort n'a pas la même valeur financière. « Dans ces circonstances, il y a une appréciation du juge au cas par cas. La notion d'image de marque est très importante, explique Marie Sema, docteur en droit et professeur associé à HEC-Paris. En France, les « artistes » bénéficient d'un double statut, l'un organisé par le Code de la propriété intellectuelle et l'autre est celui d'artiste de spectacle, octroyé par le Code du travail. » Concrètement, les familles des people sont en droit de réclamer de l'argent en vertu des droits d'image de marque, de voix et de droit à l'image. Tout cela a été négocié préalablement. Pour les intermittents, c'est différent. « En général, comme ils sont salariés de la maison de production, le principe de base de l'accident du travail à la sécurité sociale s'ap-

plique, détaille Denis Gravouille, secrétaire général de la CGT-Spectacle. Mais, avant d'indemniser les familles, on va vérifier qu'il n'y a pas eu de manquement aux règles de sécurité. Il y aura sûrement une bataille d'experts. » Surtout que l'employeur, Adventure Line Productions, devient spécialiste en catastrophe humaine. C'était déjà elle qui avait dû répondre de la mort de Gérard Babin, candidat de Koh-Lanta décédé lors du tournage en 2013. « Ce n'est pas une boîte de production pire que les autres mais on sait que, sur ce genre d'émission, il y a souvent des manquements, glisse Gravouille. Ne serait-ce qu'en termes de fatigue, avec des horaires qui débordent largement. C'est du moins ce qui avait été incriminé sur Koh-Lanta. » On est, en tout cas, loin de l'image glamour des « passionnés » morts au front que tentait de vendre TF1 dans son court hommage.

MAXIME BIERMÉ

casting Pourquoi les sportifs sont les nouveaux héros de la télé-réalité

Florence Arthaud, Camille Muffat et Alexis Vastine, les victimes de l'accident de Villa Castelli, et les « survivants » du drame, le patineur Philippe Candeloro, la cycliste Jeannie Longo, le nageur Alain Bernard, le footballeur Sylvain Wiltord, la snowboardeuse Anne-Flore Marxer sont les derniers exemples d'une longue lignée même si créée voici quelques années seulement : les sportifs qui, remis de leur équipement, acceptent de remonter sur le devant de la scène pour les besoins d'une télé-réalité.

Même si le phénomène existe ailleurs (les boxeurs Evander Holyfield et Sugar Ray Leonard dans *Danse avec les stars* US, le tennisman Mark Philippoussis dans une émission de « dating » australienne), TF1, rien qu'elle, a épuisé le filon en 15 ans : Richard

Virenque (cyclisme) dans *Je suis une célébrité, sortez-moi de là*, Pascal Gentil (taekwondo), Vincent Moscato (rugby) et Nathalie Simon (planche à voile) dans *Première compagnie*, Surya Bonaly (patinage), Henri Leconte (tennis) et Pascal Olmeta

(football) dans *La Ferme des célébrités*, d'autres encore dans *Splash*. Et ne parlons pas de *Danse avec les stars* où l'on a vu le footballeur David Ginola, les patineurs Philippe Candeloro, Brian Joubert et Nathalie Péchalat, l'escrimeuse Laura Flessel, le rugbyman Christophe Dominici, le tennisman Cédric Pioline...

Mais qu'ont-ils tous ? Un manque. De tout. De l'adrénaline de la compétition, de l'excitation à être le premier, du plaisir de la prise de risque, du soutien de fans, de la sensation envoûtante,

comme pour tout vulgaire animateur télé, d'un ego flatté par les regards du public et des médias plutôt que cette peur que le téléphone ne sonne plus, que la caisse du supermarché ne les reconnaisse plus.

Ils ont généralement mis fin à leur carrière très jeunes (Muffat à 24 ans) et se lassent de leur vie loin des projecteurs, boivent ou dépriment après avoir raté un objectif, ont connu les épreuves (Arthaud, Vastine) voire frôlé la mort (Arthaud a failli se noyer en Méditerranée en 2011). Et par-

fois ont besoin d'argent parce qu'ils en ont dépensé beaucoup, en ont gagné moins qu'on ne le croit ou ont raté leur reconversion alors que la voie semblait ouverte.

Voici une semaine, dans ces colonnes, le psychologue du sport

de l'UCL Philippe Godin expliquait à propos de l'après-carrière et de la volonté de certains sportifs à la retraite de revenir à la compétition : « *Les athlètes sont stimulés par la compétition, le public, l'adrénaline. Il y a une addiction à ces éléments. En tombant dans l'oubli, ils ressentent un vide voire un abandon qui peut mener à la dépression. Le sportif est un acteur, toujours en spectacle.* »

Dans l'interview qu'il a accordée au *Soir* mardi (lire l'intégralité sur notre site), Gérard Holtz explique plus simplement : « *Il y a d'abord et avant tout de l'amusement, pas des questions d'argent. Les sportifs veulent s'amuser et toujours gagner. Nous sommes tous de grands enfants en fait.* » ■

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS